galiottes à bombes et de trente bâtimens de charge, portant depuis vingt-quatre jusqu'à trente canons, auxquels devaient se joindre à Boston deux vaisseaux de cinquante canons, et cinq bâtimens de transport, qui porteraient trois mille hommes des milices de la Nouvelle Angleterre; qu'on n'attendait plus que la flotte d'Angletere pour mettre à la voile, et que cette dernière flotte avait été vue, le 5 Juin, à soixante lieues de Boston, par un corsaire de la Martinique arrivé à Plaisance le 8 Juillet, lequel s'en était approché de fort près, et y avait compté trente-cinq voiles.

Cet avis fut confirmé, peu de temps après, par un Onnontagué, que Téganissorens avait envoyé à M. de Vaudreuil, pour lui faire savoir que la flotte anglaise était partie de Boston; qu'il y avait à Orange deux cents bateaux tout prêts et qu'on y en attendait encore cent; et qu'Abraham Schuiller, frère du gouverneur d'Orange, avait parcouru tous les Cantons, pour les solliciter à prendre les armes contre les Français.

La première chose que fit le gouverneur général fut d'assembler les députés iroquois que Longueuil avait amènés, pour leur rappeler leur traité de paix que la nation avait si sollemnellement juré d'observer, sous son prédécesseur, ainsi que les promesses encore récentes deses envoyés, et les exhorter à demeurer tranquilles sur leur nattes, nonobstant que les circonstances l'obligeassent à envoyer des partis de guerre du côté de la nouvelle York. Le lendemain, il fit un grand festin de guerre, où il invita les sauvages domiciliés, et ceux des tribus du nord et de l'ouest, qui étaient descendus à Montréal. L'assemblée fut de sept à huit cents guerriers: Joncaire et La Chauvignerie levèrent la hache et chantèrent la guerre au nom d'Ononthio. Tous les sauvages domiciliés y répondirent avec de grands applaudissemens: ceux d'en haut eurent quelque peine à se déclarer, parce qu'ils étaient presque tous en commerce avec les Anglais, et qu'ils y trouvaient mieux leur compte qu'avec les Français. Mais les Hurons ayant pris la hache, tous suivirent leur exemple, et assurèrent le général qu'il pouvait dissposer d'eux comme de ses propres sujets.

Il les renvoya néanmoins presque tous chez eux, ainsi que les députés iroquois, parce que la saison était avancée, se contentant d'en retenir quelques uns de chaque tribu auprès de lui, pour faire voir aux Anglais et aux Cantons qu'il avait une autorité entière sur ses alliés. Il partit ensuite pour Québec, où sa présence était devenue nécessaire; et il y fut suivi de près par les Abénaquis de St. François et de Békancour, qui avaient envoyé leurs femmes et leurs enfans aux Trois-Rivières, pour faire voir, disaient-ils, qu'ils n'avaient pas d'autre intérêt que ce-